L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 29 JANVIER 1894.

67ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux: No 73 rue de Chartres.

Duteur & Donnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 29 JANVIER 1894.

VENTES DE CE JOUR.

Par le Shérif, à la Presse à Coton Louisiana, rue St-Thomas, entre les rues Robin et Terpsichore—22 balles de coton.

Les Bourreaux sentimentaux

On n'a pu s'empêcher de prêter quelque attention à cette étrange histoire de bourreau sentimental "s'exécutant" pour n'avoir pas à pendre une femme condamnée à mort.

On n'est vraiment pas plus galant, et il faut reconnaître qu'il n'y eut jamais de protestation plus nette contre la peine de mort appliquée aux femmes que ce suicide du "maître des hautes œuvres" australien, car c'est en Australie que s'est déroulée cette singulière aventure.

Pourquoi s'est-il tué, ce bourreau? S'est-il dit que les femmes étaient des êtres faibles, dont la responsabilité est bornée et qui expient des fautes dont elles ne sont pas toujours responsables! Il s'agissait, paraît-il, pour celle dont il devait trancher les jours, d'un crime d'infanticide. A-t-il songé que, en pareil cas, la coupable était généralement la prisonnière d'une foule de préjugés qui pèsent sur les victimes de l'amour, qui les contraignent au désespoir, qui arrivent à avoir raison de leurs sentiments instinctifs.

Quoi qu'il en soit, ce brave homme de bourreau australien n'est pas le premier qui soit pris, au moment d'accomplir l'acte vengeur, par une profonde pitié. Il est arrivé déjà que des exécuteurs se sentissent pleins de trouble, alors qu'il leur fallait exécuter une sentence, ou après l'avoir exécutée.

Il y a, dans ces Mémoires de Henri Heine, ce grand poète qui s'appelait lui-même un "Prussien libéré" et que, pour ce mot, l'Empereur d'Allemagne poursuit de sa haine, longtemps après sa mort, défendant qu'une statue lui fut élevée,—il y a, dis-je, une page magnifique et émouvante, en dépit de son fantastique.

Le poète raconte une réunion de bourreaux, au temps où chaque ville avait le sien. C'était alors une tradition qu'ils se rassemblassent quand l'épée de l'un d'eux, léguée de père en fils, avait fait, pour la centième fois, tomber une tête. On l'enterrait alors, avec quelque solennité, et c'était une opinion répandue qu'il fallait supprimer ce glaive, las de tuer, et qui, alors, n'eût plus tué qu'au hasard, sans attendre la sanction de la loi, comme s'il eût été altéré de sang.

Les bourreaux se réunirent donc et le festin auquel ils prirent part fut grave. Les exécuteurs songèrent à toutes les victimes qu'ils avaient faites, et qui, peut-être, ne leur avaient pas toutes été confiées équitablement. Et le crime lui-même en combien de cas il avait son excuse! A combien d'inégalités douloureuses il était dû, souvent! En combien de circonstances le meurtrier pouvait il faire remonter sa faute à d'autres!

Alors, on vit ces hommes, comprenant que c'était aveuglément que la loi leur avait commandé de frapper, se lamenter.

"De grosses larmes, dit Henri Heine, coulaient sur les joues du vieillard (le doyen des bourreaux) et les autres commencèrent à pleurer amèrement. Spectacle horrible, ces gens paraissant d'ailleurs aussi durs et aussi rongés par le temps que les grosses figures de pierre sur le portail d'une cathédrale; et voici que des larmes jaillissaient de ces yeux de pierre aux regards fixes, et ils sanglotaient comme des enfants.... Il en était un qui pleurait plus fort que les autres. O Dieu, s'écriait-il, le malheur dure depuis si longtemps, ô Dieu! tu es injuste, oui, injuste!...."

Mais, avec Henri Heine, même avec un fond de vérité, on est toujours dans le domaine de la poésie.

La stricte histoire raconte des faits singulièrement curieux.

On sait que, en juin 1793, un décret établit près des tribunaux criminels de chaque département, en France, un exécuteur de leurs jugements.

Un tableau fut dressé des anciens exécuteurs des bailliages, qui, au fur et à mesure des besoins—le mot est sinistre dans la circonstance—furent nommés aux emplois vacants.

Or, parmi ces anciens exécuteurs, on pensait qu'il en était beaucoup qui, occupant leur charge par héritage, n'avaient jamais exécuté personne et ne songeaient nullement à "exercer." Ils n'avaient du bourreau que le titre, et l'idée ne leur était jamais venue qu'ils seraient appelés à verser un jour le sang de leurs concitoyens. Malgré les fonctions dont ils étaient théoriquement revêtus, ils étaient les gens les plus débonnaires du monde.

M. Lenôtre retrouvait, récemment, des documents bien piquants à ce sujet. Ce fut, par exemple, le bourreau de Grenoble, brusquement nommé à Digne, qui refusa d'occuper ce poste, en avouant qu'il n'avait jamais accompli son office, et que, une fois qu'il avait été sommé de procéder à une exécution, il avait échappé à cette dure nécessité en payant les deniers son collègue de Metz.

Ce fut aussi le cas du bourreau de Boulay, Nicholas Wolf, qui, nommé à Privas, s'excusa "pour cause d'inexpérience et d'incapacité". L'idée du "travail" qu'on exigeait de lui le faisait frissonner. Il n'avait été, jusqu'alors, qu'un bourreau.... platonique, ce qui était, assurément, moins d'endurcissement.

Sa lettre à la Convention—une lettre naïve et même terrifiée—atteste que ce bourreau, à qui répugnait la pensée d'occire son semblable, était vraiment un brave homme.

Elle a un ton de naïveté amusant. Il était, résolu à tout plutôt que d'accepter l'emploi qu'on lui offrait, que, s'il était bien pourvu de la commission d'exécuteur, "il n'en avait jamais joui". Il se fit décerner par la municipalité de Boulay une attestation qui prouvait que, au fond, il n'était qu'un modeste bourrelier, "très utile aux cultivateurs de la commune," qu'il était de complexion faible et qu'il était l'homme du monde le moins propre à remplir le redoutable des offices.

Ce Nicolas Wolf ne se fut peut-être pas coupé le cou à la veille d'une exécution, comme le bourreau de Melbourne, mais il eût été certainement incapable de répandre le sang.

En 1808, on vit un bourreau qui semblait, étant donné son âge, bronzé sur tout, cependant trembler à l'idée qu'il lui fallait donner la mort à une jeune fille âgée de vingt-deux ans. C'était à Bruges, qui était alors le chef lieu du département français de la Lys.

Quand elle lui fut livrée, il ressentit un tel trouble à la pensée qu'il devait supplicier cette frêle créature dont le visage était charmant, qu'il perdit la tête. Quand il la vit se jeter à genoux, humblement, sur l'échafaud, pour demander pardon à la foule de ses égarements, il fut comme frappé de folie. Il ne savait plus ce qu'il faisait, et cette pitié qu'il ne fit, en somme, que prolonger les tortures de cette malheureuse.

Mais quand on invoque ces histoires de bourreaux, la plus singulière est sans doute celle de l'exécution d'un bourreau lui-même.

Celle-ci est d'un autre genre que celle que je viens d'invoquer. Il faut avouer, pourtant, qu'elle est extraordinaire.

On doit se reporter, il est vrai, à l'état des esprits à Lyon, en 1794. La première victime de la réaction avait été le républicain Chalier.

L'indignation des patriotes contre cette condamnation fut telle, quand il fut puni de sa résistance aux idées révolutionnaires, qu'on voulut châtier le bourreau, Jean Ripet, instrument aveugle, cependant, des vengeances royalistes, dont il n'avait été que le bras. Mais en ces heures de furie, les cervelles étaient terribles, et elles s'égaraient. On oublia donc que Jean Ripet n'avait fait qu'obéir à des ordres auxquels il ne pouvait se soustraire, et il fut condamné comme "complice d'assassinat."

Il fut la première victime de son successeur. Les deux hommes parlèrent-ils, au dernier moment, des "choses du métier"? Quelle scène macabre que celle de ce bourreau, exécuté à son tour, par un collègue!

FOR DYSPEPSIA,
Indigestion, and Stomach disorders, take BROWN'S IRON BITTERS.
All dealers keep it, $1 per bottle. Genuine has trade-mark and crossed red lines on wrapper.

FEUILLETON.

La Reine de l'Or.

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT.

TROISIÈME PARTIE.

LUTTE SUPRÊME.

(Suite.)

—Avec Sybil, accentua France.

—Oui, avec Sybil. C'est entendu.—A demain, trois heures, dans mon petit salon.

—Je ne l'oublierai pas, dit France en s'inclinant.

Dans l'antichambre et lorsque toutes les portes se furent refermées derrière elle, Mme de Rochebelle s'arrêta.

En quelques secondes, son visage si beau se transforma du tout au tout. Ses traits se crispèrent, sa bouche se rentra et devint plus mince qu'une lame de couteau; dans ses yeux arrondis, une expression de haine atroce monta subitement.

—Ah! murmura-t-elle entre ses dents serrées, je t'ai donc mise dedans avec ta confiance en Sybil, petite sotte que tu es!....

Mais Sybil, je veux en avoir raison en moins d'un quart d'heure!.... Ce ne sera pas difficile!....

Elle eut un grand, un immense soupir de soulagement.

—Vingt-quatre heures encore à attendre, dit-elle très bas, c'est long, mais la prudence ne gâte rien, et je puis bien me contenir encore jusque-là, moi qui attends déjà depuis si longtemps.

Sur le seuil de la porte, elle se retourna encore, et regarda vers la chambre de Thérèse.

Son expression de haine augmenta.

—Oui, fit-elle, plus que vingt quatre heures! Et les angoisses mortelles qui m'assiègent depuis quelques jours seront à jamais terminées!....

Il est temps, car si cela devait durer encore, ne fût-ce qu'une semaine, je crois que je deviendrais folle à mon tour.

De son côté, France, au chevet de sa sœur, se disait:

—Va, combine un nouvel empoisonnement pour la nuit prochaine!.... Cherche comment tu pourras une fois de plus te débarrasser de ma pauvre Sybil; demain, quand tu t'apercevras de notre fuite, nous serons loin!....

Et pour plus de précaution, afin qu'aucun accident ne fût à craindre, elle jeta dans le seau de toilette le bouillon que Nadine lui avait apporté et qui certainement contenait un soporifique quelconque, sinon quelque terrible poison.

IV

L'ENLÈVEMENT.

Dès que le jour parut, France le lendemain matin fut debout.

Ainsi qu'elle l'avait dit à Sybil, elle avait fait manger Thérèse vers une heure, profitant pour cela d'un moment où la jeune femme s'était réveillée; et depuis lors, la malade, quoique très pâle toujours, avait dormi tranquillement, profondément.

Mlle de Rochebelle réveilla miss Andrew.

Elle lui raconta la visite de Nadine.

—Pour l'instant, lui dit-elle, j'ai endormi ses soupçons, et nous allons pouvoir quitter l'hôtel sans encombre.

Cependant, pour plus de sûreté, je vais aller rôder autour de sa chambre, et essayer de me rendre compte si la comtesse repose oui ou non.

La chose fut d'autant plus aisée pour la jeune fille que Nadine, soit à cause de la chaleur, soit négligence de sa part, avait laissé la porte de sa chambre ouverte.

Mlle de Rochebelle, en soulevant légèrement la portière de brocart, put la voir dans son grand lit, la tête enfouie dans ses oreillers, les yeux clos, et encore plus pâle que Thérèse sous la lueur de la lampe de nuit qui tombait du plafond.

Elle avait dû s'endormir très tard, car dans un candélabre d'argent posé sur la table de nuit, les bougies étaient presque entièrement consumées.

Maintenant son sommeil paraissait être de plomb.

France, son examen terminé, rejoignit la chambre de sa sœur avec des précautions infinies. Elle était légère et les tapis étaient épais, de telle façon qu'une souris certainement eût fait plus de bruit qu'elle.

Sybil était assise à la place même où la jeune fille avait passé la nuit.

—Fais ta toilette, lui dit France, et surtout dépêche-toi, parce qu'après tu viendras m'aider à lever et à préparer Thérèse.

—Est-ce que tu ne veux pas que je fasse une petite valise des objets qui nous seront nécessaires pendant le voyage?

—Non. Et je crois même qu'il ne serait pas prudent d'attirer l'attention de qui que ce soit par ce détail-là.

N'importe où il plaira à ma marraine de nous envoyer, nous trouverons bien moyen d'acheter du linge de corps, et tout ce qui nous sera utile.

Habille-toi seulement comme pour voyager et mets dans un sac très petit, que tu pourras dissimuler sous ton manteau, les quelques objets qui te seront indispensables.

Pendant que miss Andrew s'apprêtait, France, avec d'extrêmes précautions, éveillait Thérèse.

La jeune femme, loin d'être inquiète ou énervée, ainsi que Mlle de Rochebelle le redoutait par-dessus tout, était, au contraire, extrêmement reposée.

Dès que ses yeux s'arrêtèrent sur ceux de sa sœur, un vague sourire erra sur les lèvres de Thérèse.

C'était bien peu de chose, ce sourire, et cependant il illumina comme d'un rayon de soleil l'horizon si obscur de la malheureuse enfant.

France la couvrit de baisers, tout en lui parlant comme à un petit enfant, ainsi qu'elle le faisait d'ordinaire.

Thérèse, probablement, ne la comprenait pas, mais sous la musique harmonieuse de cette douce voix, elle était certainement en proie à une quiétude très heureuse, car son sourire augmentait de plus en plus.

France lui fit boire le reste du consommé qu'elle avait soigneusement mis de côté pour elle, puis elle la chaussa et la fit lever.

Mme Dangely était, ce matin-là, docile comme on ne l'avait pas vue depuis longtemps.

Enfin Sybil vint aider France, et à cinq heures et demie elles descendirent toutes les trois par l'escalier de service.

Miss Andrew marchait la première, ensuite venait France tenant sa sœur par la main.

L'hôtel tout entier semblait dormir dans un silence complet.

Dans les écuries, les chevaux seuls remuaient et piaffaient de loin en loin.

Le logement au-dessus, occupé par le cocher et sa femme, était encore hermétiquement clos.

Dans la loge que le concierge occupait seul, sa femme couchant maintenant à l'hôtel, le même calme absolu régnait également.

—Nous avons de la chance, dit Mlle de Rochebelle à son institutrice, personne n'est encore levé.

Elles eurent rapidement gagné une petite porte dérobée qui était au bout du jardin, et bientôt elles se trouvèrent dans la rue, d'où elles atteignirent assez lestement la station de voitures. Mais là une déception les attendait.

La place était vide, pas un seul cocher n'était encore arrivé.

France regarda Thérèse.

Celle-ci continuait à être très calme.

Il n'y avait pas à hésiter: il fallait marcher jusqu'à ce qu'on trouvât un véhicule quelconque.

On se dirigea vers le boulevard Saint-Germain, et bientôt, en effet, on rencontra un horrible fiacre à galerie, qui revenait évidemment de quelque gare ou qui y allait.

France héla l'automédon, et s'approchant elle lui mit une pièce de cinq francs dans la main.

—Faubourg Poissonnière 210, lui dit-elle, et vivement; il y aura encore quelque chose de plus pour vous.

Un large sourire illumina la face du cocher.

France commença par faire monter sa sœur, puis elle s'installa à côté d'elle avec Sybil sur la banquette de devant, et aussitôt la voiture partit à fond de train.

Mme Jacobsen n'était pas encore levée, car elle avait passé une nuit atroce, mais elle avait donné des ordres à sa femme de chambre, celle qui ne la quittait jamais, et dès que France se présenta elle fut introduite auprès de la baronne.

—Je ne suis pas seule, marraine, lui dit-elle. Sybil et Thérèse sont de l'autre côté.

A ce mot de *Thérèse*, Mme Jacobsen se redressa sur ses oreillers.

—Thérèse! répéta-t-elle; que se passe-t-il donc?

Rapidement, la jeune fille lui raconta dans quel état elle avait trouvé sa sœur et son institutrice la veille au soir, puis la frayeur atroce que Thérèse lui avait causée; la visite de Nadine, et de quelle façon elle avait essayé d'endormir la méfiance de celle-ci et d'éloigner le danger que courait Mme Dangely.

La baronne Jacobsen était d'abord devenue très pâle, puis peu à peu elle avait repris possession d'elle même, et maintenant elle souriait.

—Oh! oh! dit-elle à la fin du récit de France, nous sommes une fille de tête, je crois, et bien nous en a valu. Maintenant il s'agit de glisser dans les doigts de cette charmante femme-là, comme de jolies petites anguilles, et cela le plus tôt possible, n'est-ce pas?

Pauline était redevenue le cerveau puissant et admirablement équilibré qu'elle avait toujours été.

En elle, plus le moindre vestige de la formidable émotion qui avait failli la briser la veille.

Elle sonna sur un timbre d'argent placé à côté d'elle.

Aussitôt la porte s'ouvrit et la femme de chambre parut au seuil de la porte.

—Maria, lui dit-elle, tu vas aller immédiatement dans une maison de confection du boulevard. Tu diras qu'on te donne tout ce qu'il faut pour habiller un jeune homme de seize ou dix huit ans. Prends à peu près la hauteur et l'épaisseur de France; c'est pour elle.

Dépêche-toi; nous n'avons pas une heure et demie devant nous, et nous avons beaucoup de choses à faire.

Avec un centimètre pris dans sa poche, Maria mesurait déjà France en long et en large.

—Est-ce que les magasins ne seront pas fermés à cette heure-ci? hasarda Mlle de Rochebelle.

—En allant du côté de la Bastille ou du Château d'Eau, j'en trouverai quelques-uns où le nettoyage et les étalages seront déjà commencés, affirma la femme de chambre.

—Voici ce que j'avais combiné cette nuit, dit la baronne dès que la servante se fut éloignée. Seulement j'aurais pu tout apprêter dans la journée; et demain matin vous eussiez trouvé le moindre détail organisé ici, avant de vous en aller, si tu ne m'étais pas arrivée d'une façon si impromptue, ce matin.

Mais puisque les événements ont marché plus vite que je ne l'avais pensé, nous allons tout faire en deux heures. Nous en serons quittes pour nous presser un peu, voilà tout.

L'an dernier et cette année, j'ai passé six semaines chez un médecin spécialiste, en Suisse, lequel dans un lieu charmant et très solitaire, situé aux environs du lac de Zurich, traite les maladies d'intestins et d'estomac.

J'étais extrêmement souffrante lorsque je suis arrivée chez lui.

La profonde tristesse qui est en moi quand je suis livrée à moi même ne tarda pas à l'impressionner profondément.

Je lui dis que j'avais perdu un fils unique; il avait vu mourir également un enfant, il me comprit et une grande sympathie ne tarda pas à s'établir entre nous.

Sévère et brusque avec tous, il était avec moi d'une bonté extraordinaire.

Je n'eus pas de peine à découvrir que sous des apparences très dures, il avait un cœur d'or que tout bon sentiment émouvait, et une honnêteté à toute épreuve: cette honnêteté des Suisses, qui n'a peut-être pas sa pareille dans le monde entier.

Quand je l'ai quitté dernièrement, guérie, une très solide amitié existait entre nous.

—Si jamais vous avez besoin de moi, madame la baronne, me dit-il le jour de mon départ, je serai tout entier à votre disposition: comptez sur moi.

En réfléchissant, cette nuit, j'ai pensé à ce brave docteur Steikein.

Je lui ai écrit longuement, deux lettres séparées, pour bien lui expliquer ce que je désire de lui.

Une de ces lettres est déjà à la poste; voici l'autre, tu la lui remettras toi-même.

Le docteur Steikein possède beaucoup plus loin que sa maison de santé, sur les hauteurs qui dominent la vallée de la Sihl, en haut même du plateau de l'Albis, une petite maison solitaire, loin des chemins fréquentés, au milieu d'une propriété, laquelle, ainsi que tout ce coin adorable de la Suisse, ressemble au parc le mieux dessiné et le plus parfaitement conçu que l'on puisse imaginer.

Là, je lui demande d'installer Thérèse avec tous les domestiques de confiance qui lui seront nécessaires.

Personne ne s'avisera d'aller la chercher aussi loin, surtout si tu prends au départ et pendant le voyage, les précautions que je vais t'expliquer tout à l'heure.

—Mais je resterai bien là-bas avec Thérèse, n'est-ce pas? marraine.

—Non, répondit Mme Jacobsen.

—Ah mon Dieu! mon Dieu! que va devenir ma sœur sans moi?....

—Tu peux t'en rapporter au docteur Steikein pour la soigner et la préserver; et toi, Robert a besoin de toi.

France devint d'une pâleur mortelle.

—Mais la raison et la vie de Thérèse, marraine, c'est la vie et l'honneur de Robert, s'écria-t-elle.

—Possible, mais Thérèse en Suisse ne courra aucun danger.

Dans l'état où elle est, elle ne s'apercevra certainement pas si tu es ou si tu n'es pas auprès d'elle, tandis que Robert tout seul, dans sa prison, malheureux et abandonné de la terre entière, s'il ne te voit pas de temps à autre, que deviendra-t-il?

L'instruction va être close.... Devrais-je soulever le monde, je t'obtiendrai l'autorisation de le voir, alors en t'aimant comme il t'aime, il supportera tout avec quelques bonnes paroles sorties de ton cœur et de tes lèvres.

France, éperdue, se précipita dans les bras de la baronne et la couvrit de baisers.

—Oh! marraine, lui dit-elle, vous savez, vous l'aimez trop.... je vais être jalouse de l'amour que vous avez pour lui!....

—C'est que j'ai beaucoup de temps perdu à rattraper, murmura Pauline, toute prête à se laisser aller à l'attendrissement qui la prenait, en pensant à celui qu'elle croyait si fermement aujourd'hui être le fils de son fils.

Mais, éloignant France d'un brusque mouvement:

—Ne nous abandonnons pas à notre émotion, dit-elle. Nous n'en avons pas le temps.

Tu vas quitter tes habits de femme, t'habiller en garçon.

Tu n'es pas plus grosse qu'une mouche, et certainement si tu ressemble à un gamin de seize ou dix-sept ans, ce sera le bout du monde.

Maria se chargea de grossir Sybil qui est maigre comme un échalas, et à la place de ces manteaux à carreaux et de ces petits chapeaux ronds qui lui font une silhouette si particulière, elle lui mettra une capote de dentelles noires à moi, un manteau de voyage très foncé et une robe de soie noire.

De cette façon, si on vous recherche avec le signalement que donnera de vous Mme de Rochebelle, il faut espérer qu'on ne vous retrouvera pas.

De plus, au lieu de gagner Zurich par Belfort, ce qui est la ligne la plus directe, tu vas partir par Lyon, Genève et Lucerne.

Vous serez à Genève ce soir même vers huit heures. Vous descendrez hôtel des Bergues où vous coucherez. C'est un grand caravansérail dans lequel vous passerez inaperçue, grâce au va-et-vient des voyageurs qui existe, surtout à cette époque de l'année.

Là, ma petite France, tu te procureras un horaire des chemins de fer suisses, et toujours si Thérèse est en état de supporter le voyage, tu partiras pour Lucerne demain matin, par le premier train que tu pourras prendre.

Tu brûleras Lucerne sans t'y arrêter, tu rejoindras Horgen, une petite station au bord du lac de Zurich, par la voie d'Arth Goldau.

Je vais télégraphier au docteur Steikein afin que sa voiture soit à la gare pour vous attendre.

De là, cette voiture vous conduira soit dans son chalet de l'Albis, soit à Nidelbad dans sa "kurhaus", ainsi qu'ils appellent en Suisse les maisons de santé et de repos.

France écoutait attentivement ce que lui disait Mme Jacobsen, et, pour plus de sûreté, elle mettait en écrit sur un petit calepin toutes les indications que lui donnait la baronne.

Enfin, Maria fut de retour.

Elle avait réellement accompli un miracle de célérité et d'intelligence; elle rapportait, sans avoir rien oublié, tout ce qui était nécessaire au travestissement complet de France.

Celle-ci, dans le cabinet de toilette de Pauline, fut lestement habillée.

Quand elle revint dans la chambre à coucher de la baronne, qui venait de passer un déshabillé du matin, Mme Jacobsen étouffa une exclamation de surprise.

En effet, rien n'était joli, mince et souple comme France vêtue d'un costume foncé en laine grise, avec une cravate de soie bleu marine, de la même couleur que ses yeux.

A la main, elle tenait un petit chapeau en paille, un canotier orné d'un large ruban bleu comme la cravate.

La jeune fille posa son chapeau sur la table de toilette de Pauline, celle où s'étalaient la brosserie d'ivoire, les peignes, les divers ustensiles presque tous en or, et timbrés du tortil et des armes de Mme Jacobsen.

Et lestement, avant même que la baronne eût pu prévoir son mouvement, France enleva le peigne d'écaille qui retenait les deux nattes de ses cheveux d'or.

Elle avisa de longs ciseaux placés à côté du miroir d'argent, et bravement elle coupa ses deux longues tresses l'une après l'autre, tout au ras de la nuque.

Pauline poussa un cri.

Mais, déjà, les deux nattes gisaient par terre et France souriait.

—Vous comprenez bien, marraine, dit-elle aussitôt, que dissimuler cette toison-là sous ce tout petit chapeau eût été absolument impossible.

Voyez-vous quel embarras m'eussent donné mes cheveux, sans compter qu'ils eussent vite appelé l'attention sur mon compte, vous supposez bien!....

Avec une extrême émotion, Pauline s'était baissée et avait ramassé les dépouilles de l'enfant qu'elle adorait.

Pieusement elle les approcha de ses lèvres.

—J'en garderai une, dit-elle, et l'autre sera pour Robert!

De grosses larmes tombaient des yeux de Pauline et ruisselaient sur ses joues.

—Allons, marraine, dit France, c'est moi qui vais vous retourner votre mot de tout à l'heure:

"Pas d'émotion, nous n'avons pas le temps."

Appelez plutôt Maria qui doit avoir fini d'habiller Sybil, qu'elle vienne un peu régulariser ma chevelure et me faire la tête d'un jeune homme de bonne famille voyageant avec sa mère et sa sœur.

Pauline, en entrant dans la pièce voisine, celle où se faisait la transformation de Sybil, ne put retenir un geste de satisfaction.

En effet, qui aurait jamais reconnu dans cette personne austèrement vêtue de noir, un peu forte dans sa robe cossue et étoffée, Sybil toujours si étriquée dans ses vêtements voyants de couleurs insensées, et qui lui donnaient l'aspect d'un parapluie serré dans une gaine à carreaux?

Pauline donna quelques ordres à Maria en ce qui concernait France, puis elle s'approcha de Thérèse assise dans un vaste fauteuil, toujours aussi muette et aussi inconsciente.

Mais en vain la baronne lui prodigua-t-elle les mots les plus affectueux, les plus tendres caresses. Thérèse ne comprenait ni ne voyait rien.

Alors Mme Jacobsen causa avec Sybil et lui redonna à peu près les mêmes explications qu'elle avait fournies à France.

L'institutrice regarda Pauline.

—Votre filleule a bien tout compris, n'est-ce pas? lui demanda-t-elle.

—Je le crois, car elle m'a attentivement écoutée, et en plus elle a pris des notes.

—Alors, dit l'excellente créature, il est bien inutile que vous me répétiez quoi que ce soit. France prendra la direction de tout comme elle fait d'habitude; et moi, je ne serai là que pour les accompagner, et leur servir de chaperon à toutes les deux.

Dans le cabinet de toilette de Pauline, Maria avait fini d'arranger les cheveux de France.

Coupés très ras par derrière, ils garnissaient le haut de la tête où Maria les avait laissés un peu plus longs et leur avait permis de former de grosses boucles rebelles qui frisaient au hasard.

Maintenant le beau front de France, bien dégagé de la frange soyeuse qui d'ordinaire le cachait à moitié, apparaissait superbe et volontaire, tandis que le joli visage long et mince semblait encore plus fin qu'à l'ordinaire, et que les beaux yeux bleu foncé avaient une expression bien plus grande de décision et d'énergie.

—Il n'est pas encore huit heures, dit Pauline en regardant la pendule, mais tout de même il faut vous hâter, l'express du matin pour Lyon et Marseille ne part qu'à huit heures cinquante-cinq, néanmoins il vaut mieux arriver de bonne heure afin de bien choisir votre compartiment.

Maria intervint.

—Quoique Mme la baronne ne me l'ait pas dit, fit-elle, j'ai envoyé Baptiste demander à M. le chef de gare qu'il veuille bien réserver un salon tout entier pour Mme la baronne.

—Tu es une fille joliment intelligente, ma petite Maria, et pour achever ton œuvre maintenant, tu vas mettre dans une valise tous les objets de nuit et le linge de rechange utiles à ces dames qui n'ont rien emporté avec elles. Ajoute un nécessaire de voyage, des couvertures et des coussins, enfin tout ce que j'ai l'habitude d'emporter moi-même.

La femme de chambre disparut.

—A présent, dit Pauline, voici de l'argent. Dix mille francs en or et en billets de banque.

France devint rouge comme une pivoine.

—Nous en avons, dit aussitôt Sybil, et certainement bien assez pour le voyage.

—Oui, je sais, dit Mme Jacobsen, tes économies, n'est-ce pas?

Tu vas me faire le plaisir de les laisser où elles sont.

J'entends m'occuper de tout moi-même. Et puis, mes enfants, n'insistez pas, parce que vous me faites perdre un temps précieux.

J'espère bien que rien ne se produira, mais enfin on ne sait pas ce qui peut arriver.

Tu paieras largement partout, ma petite France.. Tu prendras toutes les voitures qu'il faudra, et, arrivés chez le docteur Steikein, tu le forceras à accepter une grosse somme en prévision de ses dépenses: mais tu le *forceras*, tu entends, car il est très désintéressé, et ne sait pas débattre ses intérêts.

Ensuite, il faudra faire acheter à Zurich les objets nécessaires à Thérèse, qui n'a rien avec elle; et veiller à ce qu'elle soit entourée d'un peu de confortable, chose qui est inconnue en Suisse.

—Vous serez obéie, marraine, dit France, et je vous assure que rien ne sera laissé au hasard.

Quand devons-nous être de retour, Sybil et moi?

—Le plus tôt possible. Du reste, je n'ai qu'un mot à te dire. Je veux aller voir Robert, et c'est avec toi que j'ai résolu d'y aller.

Autre chose: Ecris-moi si tu veux, mais ne m'envoie pas de dépêche.

—Vous avez raison, et je ne vous écrirai même pas.

—C'est plus prudent.

Je suppose que tu arriveras chez le docteur, demain dimanche dans l'après-midi. Lundi, mardi et mercredi, tu installeras Thérèse dans le chalet de l'Albis, et comme il n'y aura là personne, que des domestiques de confiance, tu reprendras tes vêtements de femme.

Tu peux être de retour à Paris jeudi soir ou vendredi au plus tard.

—Le plus tôt possible, comptez-y.

Vous voulez bien que je vienne directement ici vous porter des nouvelles, n'est-ce pas?

—Non seulement pour m'apporter des nouvelles, mais même pour y rester toujours désormais.

France tressaillit de la tête aux pieds.

—Qu'est-ce que vous voulez dire, marraine? demanda-t-elle.

—Tu es majeure, n'est-ce pas?

—Oui, depuis près d'un mois.

—Eh bien! comme ta place n'est plus à l'hôtel de Rochebelle où il pourrait peut-être t'arriver quelque accident à toi aussi, c'est chez moi que tu viendras t'installer avec Sybil, et nous verrons si personne ose y trouver à redire, ajouta Pauline avec un accent de défi impossible à rendre.

Là, continua-t-elle, nous serons plus libres les unes et les autres pour les démarches que nous devons faire, et surtout en t'ayant là, tout près de moi, à mes côtés, je ne serai pas sans cesse à me dire:

"Est-ce qu'on va essayer de me la tuer, celle-là aussi!"

France d'un mouvement éperdu se jeta au cou de sa marraine.

—Je vous adore, lui dit-elle.

—Je n'en doute pas, répondit Pauline avec un doux sourire. Mais avant d'avoir le droit de nous le répéter en paix, que de luttes, de combats et de douleurs, sans doute, encore, ma pauvre petite!

France de sa jolie tête fit un petit mouvement très crâne, qui lui était naturel dans les grandes occasions.

—Qu'importe la violence du combat, dit elle, si la victoire est au bout.

Maria revenait.

—La voiture de ces dames est avancée, dit-elle, et tous les bagages sont dedans.

—Qui est sur le siège? demanda Pauline.

—Baptiste.

—Bien! Avec lui je suis tranquille de toute façon.

Elles allaient se séparer.

France tout à coup se frappa le front.

—Marraine, dit elle, j'ai encore oublié de vous demander quelque chose.

Le docteur Désormeaux, qui ne part que ce soir pour la mer, doit venir voir Thérèse entre onze heures et midi. Il faudrait que vous ayez la bonté de le prévenir vous même qu'il ne se présente pas aujourd'hui à l'hôtel, afin que notre absence ne soit pas constatée lors de cette visite.

J'ai rendez-vous avec la comtesse à trois heures chez elle; mais si rien jusque-là lui ne s'adonne vent de notre fuite, elle m'attendra bien jusqu'à cinq ou six heures, me croyant sortie, et ce sera toujours autant de gagné pour notre sécurité.

—Ce sera fait, dit Pauline.

On prit Thérèse, on la fit descendre avec la plus grande facilité, et comme la voiture était avancée non pas dans la grande cour de l'hôtel, mais à une petite porte de sortie donnant sur les derrières de la maison, on ne rencontra personne, et le départ des trois fugitives ne fut point remarqué.

A la gare de Lyon, Baptiste, le dévouement et l'intelligence incarnés, descendit d'abord, les bagages à la main; il s'adressa au premier employé venu.

Du reste, on était en avance, et il y avait encore fort peu de monde.

—Je suis venu ce matin retenir un compartiment de salon pour Mme la baronne Jacobsen, dit il. Savez-vous où il est?

—Parfaitemetn, répondit l'employé, le voici.

Et s'approchant, en effet, d'une voiture sur laquelle on voyait un écriteau portant ces quatre lettres: "Loué", il la désigna à Baptiste et la lui ouvrit.

Le vieux domestique y installa les colis qu'il tenait à la main, puis voyant que le quai était à peu près désert, il alla chercher les voyageuses et les fit monter en voiture.

On plaça Thérèse tout au fond. France se mit à côté d'elle; et Sybil, méconnaissable avec son embonpoint de commande, sa capotte de dentelle noire, ses cheveux légèrement poudrés sous sa voilette, occupa le devant du compartiment.

—Maintenant, dit Baptiste, je vais aller vous chercher les billets. Pour où mademoiselle les désire-t-elle? demanda-t-il à miss Andrew.

France, sans hésiter, répondit:

—Pour Nice.

—Il faudrait aussi des provisions pour la journée, ce qui nous éviterait de descendre, fit observer Sybil.

France approuva l'idée.

Baptiste s'éloigna et revint au bout d'un moment portant les tickets, plus trois fois plus de vivres qu'il n'en fallait pour passer une semaine entière.

Néanmoins, malgré que la voiture occupée par les fugitives portât toujours la mention "*Loué*" jusqu'au moment du départ du train, que d'alertes, que d'angoisses de toutes sortes!....

Des gens indiscrets, quoique comprenant très bien que le compartiment était réservé, ne se gênaient pas pour regarder dans l'intérieur, soit en montant sur le marchepied, soit même en ouvrant la portière.

France ne vivait plus.

Si elle était aperçue ou même reconnue par quelque parent ou ami de la famille de Rochebelle!....

Heureusement, rien de pareil ne se produisit, et bientôt le train se mettait en marche, la jeune fille fut délivrée d'une partie de ses terreurs.

Mais en route, elle réfléchit à une chose: descendre à Mâcon pour se diriger sur Genève lui semblait imprudent.

Elles risquaient toutes trois, malgré le déguisement de la jeune fille, d'être remarquées par quelque chef de train qui pouvait en rendre compte à un agent envoyé par M. de Cambremont.

France en parla à Sybil, et elles décidèrent qu'il valait mieux aller jusqu'à Lyon, d'où elles rejoindraient Genève.

Ce serait un retard de quelques heures, mais qu'est ce que cela pouvait faire, puisqu'on ne devait repartir de cette dernière ville que le lendemain matin?

En effet tout se passa le plus régulièrement du monde.

Miss Andrew prit à Lyon de nouveaux billets pour Genève, et elles arrivèrent vers onze heures et demie à l'hôtel des Bergues où elles s'installèrent dans deux chambres contiguës sans que personne n'y fît attention à elles.

Le lendemain, au plus matin, après avoir seulement pris le temps d'aller acheter dans la rue du Mont-Blanc un costume à sa taille, France et ses compagnes se rendaient à la gare; et le premier train les emportait à travers cette contrée idéale, où les lacs, les collines, les montagnes, les arbres, les gazons forment un spectacle unique au monde, sans cesse varié, sans cesse nouveau.

Tantôt ce sont des vallées profondes, où coulent des eaux claires, où s'encaissent ces lacs merveilleux, faits d'azur ou d'émeraudes, suivant la couleur du ciel qu'ils reflètent.

Tantôt des glaciers éblouissants semblent escalader les nuages, avec leurs neiges accumulées; tandis qu'à côté d'eux, on voit les montagnes géantes, couronnées de leurs noires forêts de sapins; mais le plus souvent aussi, l'œil reste frappé des aspects charmants, d'une élégance, d'une fraîcheur rares.

Les bouquets d'arbres, les massifs de pins, de bouleaux, de frênes, sont groupés comme par le pépiniériste le plus ingénieux; les plantes plus frêles, les airelles aux fruits noirs, les myrtils, les framboisiers, les ronces aux bouquets parfumés d'un mauve clair si doux; les sorbiers des oiseaux, forment des sous-bois adorables et embaumés.

Partout, un gazon épais, toujours fauché ou prêt à l'être, couvre le pays entier, heureusement coupé par les lignes de cultures intelligentes. Les vignes, montées sur des échalas très hauts, revêtent les collines de leur manteau fécond.

Des arbres fruitiers, surtout des poiriers et des pommiers gigantesques, ployant sous le faix, se voient de tous les côtés, au milieu des prés et des champs, quand ils ne s'accrochent pas en espaliers tout le long des maisons coquettes et soignées.

Ces maisons, aux toits extrêmement penchés, sont blanches, soigneusement entretenues avec de larges poutrelles de bois apparentes qui les sillonnent de la base au faîte.

Presque toutes, même celles des plus pauvres, sont couvertes d'une muraille de glycines, de lierres, de rosiers ou d'arbres fruitiers, qui, mêlés aux fleurs qui encombrent chaque fenêtre, font un tableau délicieux, d'une gaîté, d'un charme inexprimables.

Les jardinets, depuis les plus humbles jusqu'aux plus riches, sont dessinés et soignés avec un art extrême.

On y voit toutes les anciennes fleurs françaises aux couleurs éclatantes, aux parfums délicieux; ce sont les rosiers d'abord, puis les géraniums, les phlox, les œillets de poète, les violiers quarantaines, les pensées veloures, les soucis, les amarantes, les crêtes-de-coq, les hortensias.

France admirait tout cela.

Elle s'extasiait devant les manifestations de ce peuple honnête et travailleur, économe comme pas un, qui ne laisse rien perdre, et utilise même la petite butte de terre qu'il a formée en creusant un fossé, ou en alignant une allée.

C'était un dimanche.

Les cloches sonnaient à toute volée, remplissant l'air de leur notes mystérieuses et graves, puissantes et douces, si bien harmonisées entre elles.

Les foins fauchés embaumaient, mêlant leurs aromes pénétrants à ceux des fleurs dont tous les jardinets étaient pleins.

Quelques jeunes hommes se voyaient sur les routes que croisait le train, propres, cossus, avec le chapeau de feutre, la veste jetée sur l'épaule, et en bandoulière la carabine avec laquelle tout bon Suisse doit chaque année tirer, pendant les dimanches d'été, ses coups réglementaires.

Au seuil des maisonnettes, la ménagère alerte faisait le grand rangement du dimanche; les enfants, par bande, partaient au service religieux, habillés avec soin, leurs bonnes figures, déjà honnêtes et droites, respirant la santé et la bonté.

—Oh! le peuple sympathique, s'écriait France remuée et étreinte par un sentiment profond, plus fort que tout.

Tu sais, Sybil, s'écria-t-elle tout à coup, ce sont eux qui nous ont secourus en 1870, quand tout le monde nous abandonnait!....

Elle se tut.

Ce grand sentiment de la patrie la remuait, lui étreignait le cœur, la faisait tressaillir jusque dans ses fibres les plus profondes.

Bientôt le train arriva à la petite station d'Horgen, au bord du lac de Zurich, celle que la baronne avait désignée à France comme étant le but de son voyage.

Là, une autre émotion attendait Mlle de Rochebelle.

La petite ville semblait en fête.

A toutes les maisons, à toutes les fenêtres, des festons de fleurs étaient accrochés; des banderoles, des oriflammes, des drapeaux sortaient de partout, balançant leurs couleurs joyeuses, dans l'air frais de la plus belle journée d'été que l'on puisse rêver.

Et ces couleurs, c'étaient le rouge et le blanc, celles de la Confédération suisse; le bleu et le blanc, celles du canton de Zurich!.... Et la brise, en les agitant, les mêlait, les confondait, en faisait nos chères couleurs à nous, nos couleurs françaises!....

Et dans les rues de la petite ville, sur ses places, dans ses avenues, une foule bariolée, gaie de cette franche et honnête gaieté suisse, circulait, très heureuse, très en fête.

Le bonheur était sur tous les visages; dans l'air, il y avait des exubérances d'apothéose et de victoire.

Et le grand sentiment patriotique, ce sentiment profond, unique, à nul autre comparable, étreignait France de plus en plus, gonflait son cœur, mettait des larmes dans ses yeux; c'était à cette patrie adorée, dont elle portait le nom, que toutes ces manifestations, toutes ces apothéoses semblaient s'adresser.

Un break s'était avancé devant la gare.

Un cocher avait avisé Sybil et lui avait demandé dans le mauvais patois allemand qui se parle dans cette partie de la Suisse:

—Ces dames vont bien chez le docteur Steikein?......

—Oui, avait répondu miss Andrew.

Et les quelques bagages de main qu'elles avaient avec elles, empilés devant le cocher, elles étaient montées derrière, puis le modeste véhicule était reparti vers l'Albis, traversant tout le village en fête.

Sybil parlait l'allemand, et l'avait appris à ses élèves.

Elle demanda si c'était quelque solennité particulière qui pavoisait ces maisons et mettait ainsi toute cette population en joie.

Celui qui les conduisait leur apprit que le tir fédéral venait d'avoir lieu à Berne, et que les prix obtenus par les jeunes gens de la localité se distribuaient ce jour-là à Horgen.

On arrivait sur la place publique.

L'école admirablement décorée était ornée de drapeaux du haut en bas.

Mais cette fois ci, éclatantes et superbes, non plus assemblées par le fait du hasard ou de l'imagination, mais réelles et vraies, les couleurs françaises pavoisaient la maison suisse, apparaissaient à chacune des fenêtres de l'école, mêlées aux bannières de la Confédération.

Alors, l'émotion de France déborda.

—Sybil, dit-elle, c'est un présage de bonheur, vois tu.

De même que jadis, s'ils avaient pu, les Suisses nous eussent sauvés comme ils nous ont secourus, de même ce brave docteur Steikein nous secourra Thérèse, nous la préservera, nous la sauvera!....

La route était délicieuse.

Il fallait d'abord remonter sur les hauteurs qui dominent le lac de Zurich, pour redescendre ensuite vers la vallée de la Sihl, et de là, gravir les pentes raides de l'Albis.

Mais la promenade était adorable

Un air frais tempérait les rayons ardents du soleil; le pays, admirablement cultivé, ressemblait au plus frais des jardins ou au plus merveilleux des parcs; au fond de la vallée, la Sihl apparaissait de loin, avec ses eaux écumantes, toutes blanches, courant très vite, sur les petits rochers moussus, tournant et retournant sur elle même, avec des détours infinis, au milieu d'un paysage d'une grâce et d'un charme indéfinissables.

Enfin, on traversa le joli village de Langnau; on franchit la fraîche rivière qui commence à devenir travailleuse et utile, elle aussi, activant les scieries, les filatures, les usines de soie dont sa fertile vallée est peuplée jusqu'à Zurich, et le petit équipage s'engagea sur les premiers escarpements de l'Albis.

Là, l'aspect du pays changea du tout au tout.

De gai, fleuri et ensoleillé qu'il avait été depuis Horgen, il devint mystérieux, un peu sombre, silencieux.... mais toujours si calme, si sereinement beau, avec une impression infinie et rassurante, d'un lointain, si.... lointain, si solitaire, si inaccessible, que le cœur de France en éprouva sur l'heure une confiance infinie.

Ah! que Mme Jacobsen avait donc bien choisi la retraite de la pauvre malade!....

Et qui pourrait découvrir Thérèse aux flancs de cette montagne couverte de ces arbres centenaires?....

Et l'on montait lentement.... peu à peu....

Il tombait des noirs sapins mystérieux une douceur charmante....

Du creux des roches, par moments, des ruisselets s'élançaient blancs d'écume, faisant trembler la ceinture des reines des-prés, des pariétaires, des valérianes qui croissaient sur leurs bords.

De loin en loin, la forêt aux arbres innombrables, avec leurs larges branches pendantes et étalées s'ouvrait sous quelque percée capricieuse, et le lac de Zurich splendide avec ses eaux bleues, ses villages pressés entre eux, comme les fleurs serrées d'un même bouquet, ses collines verdoyantes, sa ville si merveilleusement étagée tout au au fond, aux sus de la Limat, apparaissait aux regards ravis des voyageuses.

Puis les branchages s'enlaçaient de nouveau; les mélèzes aux feuillages légers comme des bruyères, les frênes élégants, les bouleaux aux troncs lisses et blancs, les hêtres, les sapins refermaient leurs bras étranges, et la solitude infinie revenait, avec son calme invraisemblable et son apaisante mélancolie.

Enfin, la voiture s'engagea dans un sentier plus étroit, taillé en pleine forêt....

Elle tourna et retourna longtemps en des méandres infinis, et un chalet en bois, tout petit, semblable à un joujou d'étagère, avec son toit pointu, ses balcons ajourés et ses escaliers extérieurs, découpa sa fine silhouette à quelques mètres des voyageuses.

Des écharpes de feuilles et de fleurs s'accrochaient à toutes ses parois; un immense tapis de verdure, plein de baumes, de menthes, de serpolets, s'étendait devant la maison, parfumant l'air de senteurs exquises.

De grands arbres l'entouraient, le clôturant, ainsi qu'une palissade naturelle inaccessible.

A quelques coups de fouet que donna le cocher, et qui retentirent singulièrement dans le silence de cette solitude, un homme sortit de la maison, et apparut au seuil de la porte.

France sauta à terre aussitôt.

Sybil l'imita, et Thérèse étant descendue sans la moindre difficulté, toutes trois s'avancèrent vers la maison, tandis que le docteur Steiken faisait quelques pas vers elles.

C'était un homme plutôt petit que grand, et dont le corps assez mince paraissait encore plus frêle sous la tête immense qu'il devait supporter.

Un cerveau puissant, évidemment, se logeait dans ce crâne aux bosses infinies et extraordinaires.

L'abord était sévère, encore durci par une physionomie froide, presque rébarbative.

Mais en l'observant de près, la bouche épaisse, aux lèvres purement dessinées, disait une bonté infinie! les yeux bleus, grands et doux, avaient des lueurs mouillées d'une mansuétude indiscrète.

Il était fort connu dans la Suisse entière.

Son talent comme médecin et spécialiste était incontestable et incontesté.

Mais un autre détail le signalait aussi à l'attention.

Le docteur Steikein était un collectionneur enragé.

Ses diverses maisons étaient pleines, de la cave au grenier, de meubles anciens, de tableaux, d'œuvres d'art, de bibelots précieux, de statues plus belles les unes que les autres.

On ne pouvait faire un pas chez lui sans se heurter à une merveille.

Le peu de temps que ses nombreux malades lui laissaient, il le passait à chercher, à fureter partout.

L'hiver, il allait dans les Cantons perdus, chez les paysans, dans les maisons les plus reculées, à la recherche de ces objets du temps passé auxquels il trouvait une grâce sans pareille.

Il était tellement passionné pour ses vieilleries et ses antiquités, qu'un jour, étant parti pour faire, en Italie, un voyage après lequel il rêvait depuis longues années, voyage qui devait lui permettre de voir dans les musées de la Péninsule des merveilles dans le genre des siennes, il trouva à Nice deux vieux meubles qui lui sautèrent aussitôt aux yeux.

Ces meubles étaient chers, et les ressources du docteur étaient modiques.

Il s'éloigna, voulant résister à la tentation.

Ce fut en vain.

Il vint et revint chez le marchand....

Le lendemain, il achetait les meubles, et, sans le sou, retournait à Zurich, ayant renoncé à son voyage.

Et au milieu, au-dessus plutôt de ces bibelots précieux, qu'il collectionnait, arrangeait, époussetait avec tant d'amour, passant devant eux des heures d'extase et de joie sans pareilles, une chose, une seule, lui paraissait encore plus belle, plus précieuse, plus extasiante, c'était la femme, ce chef-d'œuvre de Dieu et de la création.

La femme belle, que le Seigneur, disait-il, avait créée pour le plaisir des yeux.

La femme bonne, faite pour les joies du cœur....

La femme intelligente, mise sur terre pour les bonheurs intimes de la vie quotidienne, et les charmes du foyer.

D'un cœur chaud et aimant, sous des apparences froides, il ne pouvait se passer d'affection.

Malheureusement, il n'avait pas trouvé dans son intérieur cette tendresse absolue et douce, forte et sérieuse, avec laquelle une femme intelligente eût fait de lui tout ce qu'elle eût voulu.

La mort d'une enfant, une petite fille de douze ans qu'il adorait, avait achevé de briser sa vie.

La science, mais une science sans cesse en éveil et en travail, remplissait les vides de son âme, avec la recherche de ces œuvres d'art, où il se complaisait surtout à lire les manifestations diverses du travail et de l'effort dans les siècles passés.

Tel qu'il était avec son cœur d'or, si loyal et si généreux sous son enveloppe froide, il avait plu infiniment à Pauline Jacobsen.

Une grande sympathie d'abord, une profonde estime ensuite, en avaient fait deux amis.

Il avait reçu sa dépêche et sa lettre.

Dans cette dernière, la baronne ne lui avait rien caché.

Cette preuve de confiance avait touché jusqu'à l'âme le docteur Steikein, d'une sensibilité féminine, sous ses apparences brusques.

—A l'Albis, s'était-il dit, cette malheureuse Mme Dangely sera mille fois plus en sûreté que dans ma maison de Zurich, ou dans ma kurhaus de Nidelbad.

Et en quelques heures, avec un esprit d'organisation vraiment extraordinaire, il avait mis son chalet de la montagne en état de recevoir les voyageuses.

Il fit entrer les trois femmes dans un petit salon meublé avec un art infini.

Des vieux fauteuils recouverts de soie fanée, aux bouquets d'une douceur extrême, ou de tapisseries jaunes aux fleurs étranges; des bahuts incrustés d'ivoire, des commodes ventrues, aux bronzes inimitables, réjouissaient la vue.

Un vieux poêle, une merveille, en ancienne faïence de Winterthur, tenait tout un coin de la petite pièce; aux murs, des spécimens de vieux Nyons, des moitiés de tuyaux de poêle, des plats, des assiettes, blancs, avec des personnages des animaux, ou des dessins bleus, d'une incomparable finesse, étalaient leurs formes idéales.

Par les fenêtres ouvertes, l'air de la campagne entrait, chargé des senteurs embaumées de la forêt et des plantes aromatiques qui couvraient les déclivités de la montagne.

Le soleil se couchait dans des lueurs d'apothéose, et la mélancolie silencieuse du soir donnait un charme profond, subtil, mais saisissant, à ce coin adorable, tout encombré d'arbres et de fleurs.

France sentait en elle un bien-être indéfinissable.

Cet homme, aux manières brusques, peut être parce qu'une invincible timidité était en lui, inspirait à Mlle de Rochebelle une irrésistible sympathie.

—J'ai reçu la lettre de Mme la *baronnesse*, dit il, dans un français assez pénible, et vous pouvez disposer de moi, *mademoiselle*; ajouta-t-il en soulignant le mot à l'adresse de France, comme pour lui prouver immédiatement que le secret de son déguisement lui était connu.

La jeune fille, aussitôt lui tendit les lignes de Pauline, celles qui étaient destinées à lui servir de lettre d'introduction.

Le docteur Steiken déchira l'enveloppe et lentement lut ce qui était écrit.

—C'est Mme Dangely que voici, mamez? dit il en désignant Thérèse, toujours immobile, sous le voile qui cachait si soigneusement ses traits.

—Oui, monsieur, répondit France, en découvrant le visage de sa sœur.

Le médecin fut ébloui.

Lui, qui avait cependant un culte absolu pour la beauté, n'avait jamais rien rencontré d'aussi idéalement parfait que cette grande jeune femme au teint de marbre et au profil de statue.

Mais en même temps, quelle pitié et quelle poignante émotion lui envahirent le cœur!....

Les beaux yeux de Thérèse vagues et un peu hagards se fixaient au hasard des choses sans rien distinguer, cela se voyait.

Ses traits avaient l'immobilité absolue de ceux d'une morte; de ce beau corps digne du ciseau de Phidias, l'âme était absente.

Le docteur prit sa main, toucha son pouls, souleva ses paupières pour mieux se rendre compte de la dilatation des prunelles; Thérèse se prêta à toutes ces petites manipulations comme si elle ne les eût pas senties.

—Où a-t-elle été blessée? demanda le docteur Steikein.

—A la poitrine, répondit France, à l'avant bras et à la tête.

Les deux premières blessures sont cicatrisées; celle de la tête qui était une énorme tumeur se voit toujours.

—Montrez-la-moi.

La jeune fille, avec des précautions infinies, défit les longs cheveux de Thérèse et, au dessus de l'oreille, une bosse apparut, ronde et proéminente.

—C'est plutôt la secousse morale que cette blessure-là qui lui a fait perdre la raison, déclara aussitôt M Steikein.

—La croyez-vous guérissable, docteur? demanda la jeune fille avec une très grande anxiété.

—A coup sûr, oui. Mais ce sera extrêmement long.

Il se pourrait cependant que quelque violente émotion pût guérir sa folie spontanément, ainsi qu'elle s'est déclarée.

L'essentiel, c'est de maintenir jusque-là la malade dans des conditions d'hygiène et de tranquillité aussi complètes que possible.

—Et vous vous en chargez, n'est-ce pas?

—Absolument, oui.

—Mme Jacobsen, en vous expliquant notre cas si douloureux, vous a-t-elle dit également que les intérêts les plus graves étaient attachés au secret absolu de la retraite de ma sœur?....

—Mais la *baronnesse* a eu en moi une confiance illimitée. Mme votre sœur sera ici dans une solitude où personne ne la soupçonnera. Elle sera entourée de gens intelligents qui me sont dévoués et qui veilleront à sa sécurité avec un soin jaloux.

Elle aura à ses côtés Karl, le cocher qui vous a amenées ici; Lina, sa femme, qui fera la cuisine, et Joséphine, sa sœur, qui ne quittera la malade ni nuit ni jour, et sera exclusivement attachée à sa personne.

Ce sont des Suisses de la vieille roche, c'est-à-dire mettant l'honnêteté et le devoir au-dessus de tout.

Avec eux, vous pouvez être tranquille comme je le serai moi-même; et de plus, comme Joséphine est une fille très intelligente, elle devinera nettement tout ce qui pourra se produire, et elle sera capable de prendre une décision sans même venir me consulter si les événements ne lui en laissaient pas le temps.

Voulez-vous voir cette dernière tout de suite?

—Ne vaudrait-il pas mieux, docteur, que je change d'abord mes habits masculins contre des vêtements de femme?

—Pourquoi cela?

—Parce que ma marraine m'ayant recommandé de revenir en France avec ma tournure ordinaire, j'éviterai peut être des commentaires en reprenant les habits de mon sexe avant que Joséphine et Lina m'aient vue telle que je suis actuellement.

—C'est sans importance. Nos Suisses sont d'une fidélité qui les empêche de s'arrêter sur aucun des détails qu'ils ne doivent pas savoir.

—Bien, docteur. Alors appelez la future compagne de Thérèse, car il vaut évidemment mieux que ma sœur soit en contact avec elle le plus tôt possible. Moi étant là, Mme Dangely s'habituera plus aisément à Joséphine.

Aussitôt le docteur Steiken sortit et quelques minutes après, il revenait avec la jeune fille dont il avait parlé à France.

De taille moyenne, mince et gracieuse, vingt cinq ans environ, très blonde, avec un teint éclatant, des yeux semblables à deux myosotis, des dents plus petites et plus blanches que des perles, un petit nez fin très retroussé qui adoucissait un peu l'expression peut-être trop sérieuse d'une figure très intelligente, telle était Joséphine, à qui la sécurité et la vie de Thérèse allaient être confiées.

—Mon enfant, lui dit le docteur, voilà la jeune femme dont je vous ai parlé.

Elle n'a pas sa raison, vous le savez; mais il faut arriver à vous faire obéir d'elle, aveuglément, et rien que par la douceur.

France s'était levée et regardait la Suissesse.

Ce visage à la fois mutin et sérieux, qu'éclairaient des yeux très droits, lui plaisait infiniment.

—Amenez-la dans sa chambre, continua le docteur Steikein, enlevez lui son manteau, tout ce qui peut la gêner, et faites la manger; après, si vous ne rencontrez pas de résistance, vous la coucherez.

—Voulez-vous que je les accompagne, docteur? demanda Mlle de Rochebelle.

—Non, pas pour l'instant. Je voudrais que Mme votre sœur s'habituât à sa future garde-malade, pendant que vous êtes encore ici, mais sans vous.

Si Joséphine rencontre des difficultés, elle vous appellera.

France alors s'approcha de sa sœur et prenant la main de la jeune femme, elle la mit dans celle de la Suissesse.

—Va, ma Thérèse, lui dit-elle, n'aie pas peur, tu es ici chez des amis!....

Pour la première fois les yeux de Mme Dangely eurent une expression moins vague. Ils s'arrêtèrent sur la jeune fille qui lui tenait le bout des doigts, et elle lui sourit.

—Oh! s'écria Sybil les larmes aux yeux, Dieu est avec nous! Il nous bénit; car cette inconnue est sympathique à notre pauvre malade.... J'avais tant peur qu'elle ne voulût pas quitter France!......

Thérèse, en effet, suivait docilement Joséphine, et bientôt elles disparurent toutes les deux derrière la petite porte qui du salon allait dans le corridor.

France expliqua alors longuement au docteur ce qu'elle comptait faire.

Le lendemain elle irait à Zurich avec Sybil; elle achèterait pour Thérèse du linge et des habits de rechange, puis elle passerait un jour ou deux au chalet, et lorsqu'elle serait sûre que la malade serait bien acclimatée à ses nouvelles habitudes, bien accoutumée aux personnes qui l'entouraient, France rejoindrait Paris avec son amie.

Le docteur approuva tout ce que disait la jeune fille.

De son côté, il raconta comment il soignerait sa malade, de quelle façon il entendait veiller sur elle et l'éloigner de tout péril et de toute indiscrétion.

Au bout d'une heure environ, Joséphine vint dire que Mme Thérèse était absolument tranquille et raisonnable.

Elle avait mangé tout ce qu'on lui avait servi sans aucune espèce de difficulté; puis, très docilement, elle était montée au premier étage dans la chambre qu'elle devait partager avec Joséphine; celle-ci l'avait déshabillée comme elle eût fait d'un petit enfant, et maintenant, dans son lit, Thérèse dormait paisiblement, profondément comme un bébé.

Rien ne pouvait être plus agréable à Mlle de Rochebelle que ces nouvelles, on le comprend.

Avant de gagner elle-même la chambre qu'elle devait partager avec Sybil, elle voulut voir Thérèse.

Celle-ci, dans un de ces tout petits lits qu'on a en Suisse, reposait, en effet, profondément.

Une teinte rose colorait ses joues. A travers ses lèvres humides un souffle très frais passait, sa poitrine se soulevait longuement, régulièrement.

Jamais un étranger n'eût dit que la santé de cette superbe créature, si blanche, si rose, si magnifiquement belle, donnait tant d'inquiétudes à tous ceux qui l'entouraient.

Les yeux de France se remplirent de larmes.

Maintenant au milieu de ces braves gens qui allaient lui soigner Thérèse, en la cachant à tous les regards, sous l'égide de cet homme intelligent, en qui elle avait déjà confiance, une grande paix entrait en elle.

France désormais allait donc pouvoir vivre et lutter, et combattre pour Robert sans avoir cette suprême angoisse sans cesse autour d'elle et en elle, sans se dire à tous les instants du jour:

—La vie de Thérèse n'est elle pas menacée?....

La malade passa une nuit parfaite.

A six heures, le docteur Steikein la fit lever, et l'envoya promener dans les bois, très loin, très haut, afin de mieux respirer l'air pur de ces régions sereines.

Joséphine avait seulement ordre d'éviter les routes fréquentées et les lieux habités.

On ne rencontra nulle difficulté, nulle résistance chez la jeune femme.

Elle suivait Joséphine, et lui obéissait comme si elle l'avait toujours connue.

France, revêtue de ses habits féminins, mais encore plus jolie si c'est possible, avec son petit chapeau canotier et ses cheveux courts qui lui donnaient un air d'extrême jeunesse, descendit avec Sybil faire ses achats à Zurich.

Afin de ne pas donner d'adresse, elle emporta tout dans sa voiture, celle que conduisait Karl, ce qui retarda son retour.

A la nuit tombante seulement, elle rejoignit le chalet.

Toute la journée, Thérèse avait été d'une tranquillité absolue.

Elle était retombée dans l'indifférente placidité qui était la sienne à l'hôtel de la rue Saint Dominique.

Mais plusieurs choses essentielles s'étaient produites.

Elle avait mangé avec beaucoup plus d'appétit qu'à Paris; l'absence de sa sœur ne l'avait pas inquiétée et elle obéissait à Joséphine sans la moindre trace d'hésitation.

Le docteur Steiken s'était absenté une grande partie de la journée pour aller voir ses malades, et pendant ce temps la gardienne de Mme Dangely n'avait pas éprouvé une seule minute de contrariété avec elle.

L'épreuve était faite. France pouvait partir en paix.

Thérèse était dans les meilleures conditions possibles pour être dissimulée à tous les yeux d'abord, et ensuite pour attendre en toute sécurité le retour de son mari.

Cependant, pour n'avoir pas d'inquiétude lorsqu'elle serait au loin, la jeune fille passa encore toute la journée du mardi dans la petite maison de l'Albis.

Thérèse s'habituait de plus en plus à sa jeune garde malade.

Celle-ci suivait avec une ponctualité rare les prescriptions assez rigoureuses du médecin, lequel ne voulait pas que France vît sa sœur, afin que cette dernière n'eût pas quelque crise de tristesse lorsque Mlle de Rochebelle la quitterait.

Alors, tandis que Joséphine conduisait la malade faire de longues courses dans les sentiers abrupts de la montagne, le docteur Steiken consacrait tout son temps libre avec Miss Andrew et son élève.

Si Mme Dangely avec sa souveraine beauté l'avait impressionné dès qu'il l'avait vue, c'était maintenant France, si malheureuse et si vaillante, qui provoquait en lui une bizarre et profonde sympathie.

Et si loyale, si droite, avec cela!......

En cet esprit ouvert à tout ce qui était grand, noble et généreux, il n'y avait ni une défaillance ni une petitesse.

Elle parlait de tout, avec cette subtile et parfaite assurance des Parisiennes qui ont vu et compris beaucoup de choses, et auxquelles les expositions perpétuelles, les Salons, les musées, ont rendu l'art familier en ses manifestations les plus exquises.

Le docteur Steikein n'eût jamais voulu voir partir cette jolie fille, délicate et fine comme la plus parfaite des statuettes de Saxe qu'il avait dans ses vitrines, et chez qui les plus généreux sentiments semblaient innés, ainsi que le parfum qui émane sans effort du calice des roses.

Mais il fallut songer au départ.

—Ne me laisserez-vous pas embrasser Thérèse? lui demanda-t-elle au moment où la petite voiture allait la reconduire avec Sybil à la gare d'Horgen.

—Ce sera comme vous voudrez, répondit le docteur, mais vous jouez gros jeu, et si un éclair de sensibilité se réveille en votre sœur sous vos caresses et vos adieux, son état mental peut s'aggraver.

France avait toutes les vaillances.

Thérèse se promenait autour des corbeilles de fleurs, donnant la main à Joséphine, ne voyant même pas la voiture avancée devant la petite maison de bois.

D'un geste ému, France envoya un long baiser à sa sœur.

—O docteur, murmura-t-elle en même temps, soignez-la bien.... Si vous saviez comme sa chère vie nous est précieuse à tous!....

Malgré son courage, la jeune fille pleurait.

—Un père n'aurait ni plus de dévouement ni plus d'attention que j'en aurai pour Mme Dangely, dit M. Steikein presque aussi bouleversé que France.

Une touffe de myosotis riait au bord d'une petite source qui traversait le tapis vert.

Le docteur se pencha, les ramassa et les offrit à Mlle de Rochebelle.

—Elles portent bonheur, dit il. Gardez-les en souvenir de la Suisse. Dans notre langage nous les nommons des *Vergissmeinnicht*.

—Ce qui veut dire: Ne m'oubliez pas répondit France au comble de l'émotion en prenant les jolies petites fleurs bleues.

Merci en souvenir de ce pays, mais surtout de vous, docteur, je les emporte à Paris.

Thérèse avait disparu avec la garde-malade derrière un massif de sapins et de jeunes frênes.

Miss Andrew et son élève serrèrent une dernière fois la main de celui en qui se concentraient maintenant les suprêmes espérance de la vaillante créature, et bientôt le modeste équipage dévala des pentes raides de la montagne vers la gare d'Horgen

Au seuil du chalet, le docteur Steikein regardait la voiture dont la silhouette peu à peu s'amincissait dans les lointains de la route, pour ne devenir bientôt qu'un tout petit point noir à peine distinct.

Quand il ne la vit plus, un gros soupir s'échappa des lèvres de l'excellent homme.

—Et dire, murmura-t-il en refoulant de grosses larmes prêtes à s'échapper de ses yeux, dire que si ma fille n'était pas morte, elle aurait cet âge et ressemblerait peut-être à cette délicieuse enfant!....

Oh! en souvenir de mon pauvre ange envolé, qu'il me soit donc donné de contribuer au bonheur de France de Rochebelle!....

Et tout plein de courage, de volonté, le docteur Steikein se mit à penser plus que jamais aux soins qu'il devait prodiguer à Thérèse pour aider à sa guérison, et aux précautions dont il fallait l'entourer pour que sa présence dans le chalet de l'Albis restât à jamais ignorée de ceux qui sans doute tenteraient l'impossible pour la retrouver.

V

JOUÉE.

Midi vient de sonner à toutes les horloges du quartier.

Au dehors, la journée est splendide et la chaleur supportable.

Nadine qui n'a pu trouver le sommeil qu'aux premières lueurs de l'aube vient à peine de s'éveiller.

Le timbre d'argent de sa pendule frappe doucement les douze coups; elle tressaille.

—Comme j'ai dormi longtemps! murmure-t-elle.

Et quel cauchemar!....

Heureusement que ce sera bientôt fini....

Oui, bientôt!....

Elle regarde autour d'elle.

On dirait qu'elle a peur d'être guettée, d'être entendue.

Il n'y a pas de danger....

Elle est bien seule....

Pour plus de précaution, en effet, même après les voyages qu'elle a dû faire à diverses reprises, pour aller voir son mari à Rochebelle, la comtesse est sans cesse retournée seule à Paris, sans femme de chambre sans domestique d'aucune sorte; elle a laissé tout son personnel en Normandie, avec Christian; et elle toujours habituée à être entourée d'une armée de gens, à sonner pour faire ramasser son mouchoir, ou lui donner son livre placé sur la table voisine, se contente ici, à Paris, du service de Justine, et comme cuisinière, de Sophie, la femme du cocher, pas forte cependant.

Réveillée par le silence qui règne autour d'elle, Nadine se soulève sur un coude: la ride des grandes réflexions coupe en deux son front toujours blanc et magnifique. Elle songe!....

Enfin un mot s'échappe de ses lèvres frémissantes tandis que dans ses yeux sombres s'allume une flamme terrible:

—La nuit prochaine, dit-elle, tout sera fini!....

Elle sonne, et sans attendre l'arrivée de Justine, elle saute à terre.

Bientôt, la femme du concierge pénètre dans la pièce somptueuse.

—Pourquoi n'êtes-vous pas venue plus tôt? demande Mme de Rochebelle.

—Je suis entrée à plusieurs reprises dans la chambre de Mme la comtesse, répond Justine; mais madame dormait d'un si bon sommeil que je n'ai pas osé la réveiller.

—Il n'y a rien de nouveau chez mes filles?

—Rien, madame la comtesse.

—Bien, habillez moi.

Jamais, on le sait, ni France, ni Sybil, ni Thérèse naturellement ne partageaient les repas de Nadine.

Leurs existences étaient même aussi étrangères à celle de la comtesse que si cette dernière fût restée en Normandie auprès de Christian.

De plus, Justine, qui avait vu naître France, avait pour elle une adoration qui touchait au fétichisme.

Elle savait très bien que non seulement miss Andrew et ses deux élèves n'avaient pas déjeuné à l'hôtel, mais aussi que, sorties toutes les trois de très bonne heure le matin, elles n'étaient encore rentrées ni les unes ni les autres.

Mais ce que Justine savait également, c'était la profonde animosité qui régnait entre Nadine et ses filles.

Plus d'une fois, depuis que Thérèse avait été rapportée mourante à l'hôtel, Justine avait entendu des éclats de voix annonçant quelque violente dispute.

C'était toujours lorsque Mme de Rochebelle franchissait le seuil de l'appartement de France.

Alors, si la jeune fille était sortie le matin avec sa sœur et son institutrice, sans prévenir la comtesse, c'est qu'elle désirait que cette dernière ignorât cette sortie-là.

Donc, Justine, qui était par dessus tout dévouée à France, n'avait rien à dire à Nadine.... non, en vérité, rien du tout.

Elle habilla la comtesse, évitant soigneusement tout ce qui aurait pu amener la conversation sur Thérèse ou sur sa sœur.

Puis, quand la toilette de Mme de Rochebelle fut terminée, elle lui proposa de lui servir son déjeuner dans son petit salon contigu à sa chambre.

Nadine, très préoccupée, accepta.

Le service fut alors d'une longueur interminable.

Mais les précautions de Justine étaient inutiles.

La comtesse, l'esprit tendu vers la conversation qu'elle devait avoir à trois heures avec France, ne pensait à rien autre chose qu'à ce rendez-vous.

Depuis la veille, en effet, les dispositions de la jeune fille, qui semblaient de beaucoup moins hostiles qu'à l'ordinaire, ne s'étaient pas modifiées.

Sa subtilité, sa pénétration, sa méfiance, ne s'étaient-elles pas de nouveau éveillées pendant la nuit?....

Et Nadine se demandait comment elle allait s'y prendre pour affermir la naissante confiance de sa seconde fille......

Quels accents, quelles protestations, quelles larmes elle devrait avoir pour cela!....

Et elle touchait à peine aux plats que Justine lui servait; la femme de chambre, le déjeuner terminé, nettoya tout autour d'elle, balaya, arrangea....

La comtesse, les coudes relevés sur la table, son visage contracté appuyé sur ses mains croisées, ne parut s'apercevoir de rien. Elle réfléchissait même si profondément que les minutes, les quarts d'heure passaient sans qu'elle se rendît compte du temps qui s'écoulait.

Mais trois heures approchaient.

Une grande impatience alors gagna Nadine; subitement elle se leva, elle ne tenait plus en place.

Elle allait, venait, regardant la porte par où France devait arriver.

La pendule sonna.

Nadine attendit encore.

France ne parut pas.

L'envoyer chercher chez elle?.... La comtesse ne l'osa pas.

Si elle allait indisposer la jeune fille et la mettre plus en défiance que jamais?......

Quatre heures, quatre heures et demie, cinq heures arrivèrent.

Rien.... toujours rien!

Alors, Mme de Rochebelle se dirigea vers l'appartement de France.

Elle écouta.

Nul bruit ne se faisait entendre,